

Zone sans frontières

lundi 3 novembre 2008, par [AMEUR-ZAÏMECHE Rabah](#) (Date de rédaction antérieure : 30 octobre 2008).

Mercredi 22 octobre, le troisième film de Rabah Ameer-Zaïmeche, « Dernier Maquis », sortait en salles. Après « Wesh Wesh » et « Bled Number One », qui se déroulaient sur fond de double peine, le cinéaste nous entraîne au cœur du monde du travail. Le film se déroule dans une zone industrielle, et nous plonge dans un monde d'hommes immigrés, si rarement présents sur les écrans. Au-delà de ses dimensions politiques et sociales, ce film est avant tout une œuvre cinématographique, formellement magnifique. Une fiction très réussie, au cœur de la lutte de classe.

● Comme vos précédents films, *Dernier Maquis* s'ancre dans la réalité de l'immigration en France, en s'intéressant cette fois au monde du travail. Pourquoi ?

Rabah Ameer-Zaïmeche - Il y a une continuité entre mes films, à partir du moment où ce qui nous intéresse, ce sont les différentes formes de domination dans les processus démocratiques et dans les différentes vagues migratoires qu'a connues la France. Mais les deux premiers films concernaient la double peine, ce personnage qui circulait entre les barreaux des prisons et les oliviers d'un bled. Aujourd'hui, avec *Dernier Maquis*, on a pris un virage, autant sur le plan formel que sur le contenu politique. On se trouve dans une zone industrielle, pas très loin d'Orly, juste en dessous d'un couloir aérien. Dans cette zone, il y a des cuves de carburant, un canal qui, au fur et à mesure, permet à la nature de reprendre ses droits, et une multitude de palettes. Il s'agit d'un élément basique, primaire, quelques morceaux de bois, absolument nécessaires pour le transport des marchandises dans notre société consumériste. Nous, on en fait plein de choses, une œuvre d'art mouvante qui n'arrête pas de se déplacer ; on en fait des murs, des couloirs, des impasses.

● Vous abordez le travail dans sa réalité concrète, ce qui est rare au cinéma, et vous montrez en particulier la complexité de l'imbrication des différentes vagues migratoires...

R. Ameer-Zaïmeche - Dans le film, on découvre un peuple français, prolétaire. Depuis le début de la révolution industrielle, les forces patronales ont toujours tenté d'importer leur main-d'œuvre, au départ issue des régions de France (Bretagne, Cévennes...), ensuite des pays européens, puis plus tard d'Afrique du Nord. Aujourd'hui, elle vient d'Afrique subsaharienne. Cette main-d'œuvre conserve une caractéristique à travers le temps : elle est d'origine rurale et analphabète, c'est un peu plus facile pour les patrons de les essorer, de les épuiser. On voit les ouvriers travailler au cours de longues scènes. On les voit transporter, peindre, réparer, trier ces fameuses palettes, qui sont pour eux une certaine manière de trouver refuge, de s'isoler, de se constituer une utopie. Ils arrivent même à réorganiser les pratiques culturelles de leur pays d'origine. On pourrait avoir des conversations, des palabres sous un baobab ; là, c'est plutôt sous des palettes. Ce n'est pas une surprise, pour moi, que le cinéma ne se soit pas attaché à essayer de percevoir les différentes strates, les différents univers populaires. On sait bien qu'en France, on a souvent réduit le cinéma à un moyen de divertissement ou à un outil de propagande ; c'est souvent davantage de l'intoxication

et de la désinformation qu'un art majeur. Pourtant, le cinéma, c'est autre chose. On peut s'amuser en combinant les autres arts, que ce soit la peinture, l'architecture ou la musique.

● **On constate que les immigrés les plus récents vont reculer devant le pouvoir patronal, alors que les ouvriers maghrébins penchent plus pour la confrontation de classe. Pourquoi ?**

R. Ameer-Zaïmeche - En réalité, c'est plus compliqué. Les pratiques culturelles dans lesquelles ils se sentent protégés, c'est leur patron qui les leur a proposées ; ils en conçoivent une forme de loyauté qui leur permet peut-être de croire en des lendemains radieux, mais cela n'est qu'une illusion. De plus, ils viennent juste d'arriver, c'est la dernière vague migratoire. Ils ont des accents qui sont encore imbibés d'Afrique, de ses odeurs, de ses parfums, comme les Bretons d'il y a 100 ans, ils sont ruraux et analphabètes. Ils constituent une sorte de lumpenprolétariat qui aspire à plonger pleinement dans la citoyenneté en France, mais il faut du temps. La vague migratoire des Nord-Africains est bien plus ancienne ; la présence de l'islam est tout aussi vieille que les cheminées d'usines, donc ils ont réussi à s'adapter, à s'approprier les éléments d'un discours politique, ce qui n'est pas le cas des plus récents.

● **La religion a un rôle assez complexe dans le film...**

R. Ameer-Zaïmeche - Le patron nomme un imam, sans aucune concertation, et cela met le feu aux poudres. Ouvrir un lieu de culte dans une zone industrielle, dans une entreprise, cela ne va pas de soi. Peut-être que c'était pour acheter la paix sociale, mais ouvrir un espace de fraternité crée aussi, au fur et à mesure, des formes de contestation qui vont progressivement arriver à la contestation du pouvoir patronal. La religion reste l'opium du peuple. Elle reste un instrument extrêmement pertinent et percutant pour les pouvoirs dominants. Ceci étant dit, ouvrir une mosquée, ouvrir un espace de démocratie directe, un espace où les débats sont à l'ordre du jour, génère de l'émancipation, de la contestation, une force politique nouvelle. Moi, je ne crois pas que la sphère politique et la sphère religieuse soient aussi étanches que cela. Au contraire, je pense qu'elles sont perméables et qu'un certain nombre d'idées ont réussi à les lier. N'oublions pas que le sentiment religieux est une des caractéristiques qui nous distingue des autres espèces vivantes, qu'il nous a permis de recouvrir nos grottes de fresques. Le matérialisme ne résume pas l'histoire de l'humanité.

● **Est-ce que, quand on fait du cinéma engagé, on est contraint de travailler avec peu de moyens ?**

R. Ameer-Zaïmeche - On a fait le film grâce à nos propres ressources et au soutien de la région Île-de-France. En revanche, on n'a eu aucun financement du CNC [Centre national de la cinématographie, en charge du financement du cinéma indépendant, NDLR], pour des raisons de luttes politique et idéologique internes que nous ne maîtrisons pas. Ceci étant, je ne crois pas qu'on fasse des films engagés, ce serait étiqueter notre cinéma, lui assigner une catégorie, alors qu'il est beaucoup plus ouvert que cela. Il faut faire en sorte que le cinéma devienne un véritable outil de connaissance, un outil politique qui permette de faire surgir une pensée collective. Combien de cinéastes prétendent en faire et profèrent des discours à deux balles sur des images creuses et insipides ? Nous, on va chercher sa puissance d'évocation dans la multitude des combinaisons qu'il nous propose, on pousse les intervalles, et on laisse les sujets politiques nous envahir.

* *Propos recueillis par Pierre Delevingt et Ingrid Hayes.*

CINEMA

Dernier Maquis, de Rabah Ameur-Zaïmeche. Après les très remarqués *Wesh Wesh* et *Bled Number One*, dont l'histoire se déroulait sur fond de double peine, nous sommes cette fois plongés dans le monde du travail. Quelque part, dans une zone industrielle, des ouvriers s'affairent. Leur patron, Mao, possède une entreprise qui répare des palettes et un garage de poids lourds. Le cinéaste (lire son interview en page 16) filme le travail, de longues séquences s'attardent sur ces ouvriers qui transportent, manipulent et réparent ces palettes, quel que soit le temps. Le film donne à voir un monde d'hommes au travail et un monde d'immigrés ; tous les protagonistes sont des travailleurs africains ou maghrébins immigrés. Lorsque les salariés se font de plus en plus pressants pour être payés, le patron tente de calmer la situation. En signe de bonne volonté, il fait construire une mosquée et place un imam avec lequel il est très lié. Mais certains refusent l'imam qui leur est imposé et entrent dans un conflit plus dur avec leur patron. Un film esthétiquement très réussi, avec de vrais moments de lutte de classes.

Pierre Delevingt

P.-S.

* Paru dans Rouge n° 2272, 30/10/2008.